

à présent, Madame, repartis-je, plus nécessaires que jamais.

Quelle idée ! répondit-elle en haussant les épaules ; que vous êtes déraisonnable ! Ah, que je le suis peu, Madame ! repliquai-je, & que vous sçavez bien.... Enfin, (interrompit-elle en se levant comme si elle eût craint d'entrer dans le moindre détail) vous êtes le maître, je ne prétends pas vous gêner. Restez, vous me ferez plaisir. Partez, si ce que je vous propose ne vous en fait pas.

Je crus voir, à son air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partisse, & qu'elle destinoit, sans doute, l'après-souper au marquis. Je me fis un plaisir secret de les gêner par ma présence, & de me donner d'ailleurs la douce satisfaction de voir Madame de Lurfay se dégrader de plus en plus à mes yeux, & justifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de tems après on servit. Sans y penser, à ce que je croyois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lurfay. Elle s'en aperçut ; & loin de paroître m'en sçavoir gré, elle arrangea les choses de façon que ce fut le marquis, que je re-

gardois toujours comme mon successeur, qui se mit à la place où je desirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit sur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échappa pas, & j'en ressentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il est constant que je ne l'aurois pas prise ; mais je ne pus, sans colere, la voir remplir par un autre.

Bientôt le souper s'anima. Madame de Lurfay, qui après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réussir. Cette séduisante coquetterie, plus puissante sur nous que la beauté même, ces airs agaçans que nous méprisons quelquefois, & auxquels nous cédon's toujours, les souris les plus tendres, les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement employé. Persuadé que le seul desir d'engager mon rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contre eux. Son enjouement me parut contraint, son esprit apprêté, & les graces dont elle venoit de s'embellir, me semblerent peu faites pour son âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins tout entier

à la haine que m'inspiroit Madame de Lursay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos desirs, ils agissent trop sensiblement sur nous, pour qu'ils puissent échapper à la femme même la moins habile. Madame de Lursay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir se méprendre à mes mouvemens, connut, à la froideur de mes regards, qu'elle ne faisoit pas sur moi une aussi vive impression qu'elle l'auroit désiré. Il est à croire qu'elle craignit de m'avoir trop laissé penser qu'elle ne songeait plus à moi, puisque sans quitter absolument son premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vu jusques-là.

Elle en faisoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas risquer davantage. Quand elle m'auroit séduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une séduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui se seroit dissipée d'elle-même, avant qu'elle pût la saisir, & qui peut être, pour avoir été précipitée, m'auroit usé l'imagination inutile-

ment, & moins disposé à être sensible, quand il lui importerait le plus que je le fusse?

Elle étoit assez sage pour faire ces réflexions, & sans doute elle le fit. Le souper continua, sans qu'elle parût avoir pour moi, plus que ces soins d'usage dans la société, & que les femmes ont pour les hommes qui leur sont le plus indifférens, quand elles vivent avec eux. Ses discours furent aussi mesurés que ses regards, & elle se conduisit avec tant d'adresse, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit sérieusement rompu avec moi, & qu'elle songeait même à s'engager avec un autre, je dus, en sortant de table, espérer seulement qu'il ne seroit pas impossible de la faire ressouvenir qu'elle m'avoit aimé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fut naturel que je songeasse à la rengager, & que les desirs dussent être la suite de mes mouvemens; ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lursay, & je ne la regrettois pas. Peu de tems même après le souper ayant presque perdu de vue l'objet qui m'avoit détermi-

né à rester chez elle, je fus prêt à suivre quelques personnes qui en partoient.

Qu'elle reste, me dis-je, avec cet heureux amant qui me succède. Qu'ils passent ensemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaisirs, pour vouloir les troubler? Je n'aime pas, pourquoi serois-je jaloux?

En conséquence de ce raisonnement, je me levois, lorsque le marquis, à qui je supposois une si grande impatience de se trouver seul avec Madame de Lurfay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce discours me surprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir; mais après lui avoir représenté froidement, qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laissa partir, sans prendre seulement avec lui jour pour le revoir.

Une si grande indifférence, après ce qui s'étoit passé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne pensoient pas l'un à l'autre, & que mes soupçons étoient mal fondés, je crus au contraire, comme ils s'étoient long-tems parlé bas, & que pendant cette conversation, elle avoit eu un air mystérieux & embarrassé, que leurs arrangemens étoient pris, que cette prompte retraite du marquis n'étoit que simulée,

& qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lurfay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanesque, & je pouvois l'avoir, sans blesser la vraisemblance & nos usages. Je pensai aussi, qu'il y auroit autant de finesse à troubler Madame de Lurfay dans son rendez-vous, qu'il y en avoit eu à le deviner. Je me fis une joie maligne de rester si long-tems chez elle, que le marquis s'en impatientât & pût même penser que, sans avoir été heureux, ou sans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun, au point où je me promettois de le lui paroître.

A tant de raisons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas insensible & qui, plus que toutes les autres, me porta à desirer une conversation particulière avec Madame de Lurfay. J'étois persuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fausseté d'avoir voulu me paroître respectable. Il me sembloit, que ne voulant plus la revoir sur le pied où nous avions été ensemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois instruit, & à lui ôter le plaisir de croire que je

324 *Les Egaremens du Cœur*
conservois pour elle toute l'estime qu'elle se flattoit de m'avoir inspirée ; que je ne pouvois pas , pour exécuter ce projet , saisir un meilleur tems que celui , où malgré cette rigide vertu , dont par trois mois de soins , je n'avois pas pu triompher , elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui peut-être , n'avoit eu ni le tems , ni le desir de lui en demander. Je me faisois enfin un tableau si touchant de la confusion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât , & de l'impatience où je la mettrois , qu'il me fut impossible de m'en refuser le spectacle.

Occupé de ces agréables idées , j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies ; il vint enfin. Je fis semblant de sortir avec tous les autres , & je dis adieu à Madame de Lursay d'un air si naturel , qu'elle m'en parut choquée. Je restai quelque tems dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens , à qui je n'avois rien de particulier à dire ; & tous les équipages partis , je rentrai.

Je trouvai Madame de Lursay sur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fusse armé , je ne me vis pas plutôt seul avec elle , que je fus fâché de m'y être renfermé , & que

j'eusse bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choses à lui dire. Toutefois , la nécessité de me tirer heureusement d'une aventure où je m'étois embarqué moi-même , le dépit que sa vue m'inspiroit , & le plaisir de la mortifier , me rendirent ma fermeté.

Quoi ! c'est vous , me dit-elle avec étonnement ? Oserois-je vous demander pourquoi vous revenez ? Que voulez-vous qu'on pense de vous voir rester ici ? Je crois , Madame , répondis-je , d'un air railleur que ce n'est pas de ce qu'on en peut penser que vous êtes inquiète , & qu'un soin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas , repliqua-t-elle , ni demandé ce que je ne me souciois pas d'apprendre ; ainsi , sans vous interroger sur le sens de ce que vous venez de me dire , je vous prierai simplement de vouloir bien ne pas rester chez moi à l'heure qu'il est. Je sçais , repris-je , combien je vous obligerois de partir , mais il n'est qu'une heure , & je voudrois bien que vous me permiffiez d'en passer encore quelques-unes auprès de vous. La proposition est sans doute fort honnête , répondit-elle , en contrefaisant le ton poli

dont je lui parlois, & je suis sincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, repris-je, & j'ai peut-être assez de choses à vous dire pour vous faire passer sans ennui, le tems que je vous supplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les instans que vous prenez pour cela, n'en seroient pas mieux choisis; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choses à me dire, sans qu'elles aient de quoi me plaire; car, entre nous, & sans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que jusques ici vous m'ayez amusée beaucoup. Vous ferez ce soir plus contente de moi, Madame, répondis-je, & la certitude que j'en ai, m'a fait hasarder une demande que je ne suis pas surpris que vous trouviez indiscrete. Je n'ignore aucune des raisons qui vous la font paroître telle. Je sçais que je remplis des momens que vous aviez destinés à des plaisirs plus doux que celui de m'entendre, & que sans compter l'impatience que je vous cause, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être en gémissant, de l'obstacle que j'apporte à ses plaisirs, ne vous

croit pas absolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà sans contredit, s'écria-t-elle; une belle phrase! elle est d'une élégance, d'une obscurité, & d'une longueur admirables! Il faut, pour se rendre intelligible, furieusement travailler d'esprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je serai plus clair. Oh! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'ose même vous en prier. Je ne serai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent; elles doivent être rares. Mais, pardonnez-moi, Madame, ces idées que vous croyez rares, sont assez généralement répandues. Le préambule m'excede, Mr, reprit-elle brusquement, venons au fait: venons-y donc, répondis-je, en rougissant de colere.

Vous avez cru long-tems, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en imposer toujours, & que, sur la belle résistance qu'il vous a plû de me faire, j'estimerois votre conquête assez, pour croire que j'aurois été le seul qui l'eût faite, & pour vous en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raison.... Asséyez-vous, Mr., interrompit-elle tranquillement; ce début m'annonce quelque chose de long, & je serai

charmée que vous soyez à votre aise.

Je m'assis vis-à-vis d'elle, & quoi qu'un peu déconcerté par son air ironique, je poursuivis ainsi :

Je vous disois, Madame, que vous aviez raison de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeunesse, & le peu d'usage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité, & si j'avois été plus instruit, vous auriez dû compter moins sur elle. Vous n'avez pas eu besoin de beaucoup d'artifice; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait, & c'étoit penser de moi trop avantageusement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manège dont vous vous êtes servi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous respectois trop aveuglément pour oser douter un instant que vous ne fussiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'eussiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fusse le premier qui eût pu le rendre sensible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle; mais il me semble qu'en pensant avantageusement de moi, vous n'aviez pas

mauvaise opinion de vous-même. Ce n'étoit assurément pas vous estimer peu, que de vous croire fait pour séduire une femme qui, jusqu'à vous, avoit si bien résisté. Eh bien! ensuite d'une idée aussi modeste, que pensâtes-vous?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'ose douter que vous eussiez été satisfaite de ne m'avoir inspiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenser.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, dûrent vous apprendre que j'avois peu d'espérance de vous plaire, & vous prouver tout le respect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on respecte ou non une femme, on est de même auprès d'elle, & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinsse compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au respect que vous aviez pour moi.

Quelle qu'en fût la cause, repris-je,

mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable, & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'inspirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaisir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choses ridicules n'amuse pas long-tems. Poursuivez. Eh bien ! Vous ne deviez pas m'estimer autant que vous avez fait, & vous vous en repentez, n'est-il pas vrai ? Après.

On m'a détrompé, Madame, j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, & je ne me consolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, si le plaisir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, repartit-elle, avec une extrême sang-froid, je ne disconviens pas qu'elles ne m'aient fait jouer plus d'une fois un assez mauvais personnage ; mais c'étoit précisément par cette raison qu'elles ne pouvoient pas m'amuser.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je, d'un ton menaçant.

Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout aussi-bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre ? Vous

sçavez sans doute toutes mes aventures, pourrois-je espérer de vous, la complaisance de les raconter ?

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je, fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est là qu'un mot, repartit-elle ; & un mot aussi mauvais qu'il est impoli ; mais je vous le pardonne. Vous ignorez avec les femmes jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je, outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile ; je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi ; & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe, c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévues ? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisez, & vous dire, moment à moment, l'impression

332 *Les Egaremens du Cœur*
que vous faisiez sur moi ? Ce soin, de ma part, eût sans doute été fort obligeant : mais m'auriez-vous pardonné de le prendre ? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & saisir mes mouvemens ? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échappé ? & quelqu'un avant vous, s'est-il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites ? Est-ce ici du moins qu'ils finissent ?

Il ne me reste plus, repliquai-je, confondu de la façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi : sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le tems de m'arranger pour vous y suivre, & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui, sans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois, en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instans de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous

& de l'Esprit. 333

voudrez bien m'accorder la même grâce. J'en demande pardon au marquis, mais dût-il s'impatienter d'une conversation si peu faite pour lui, je ne sçau-rois me refuser le plaisir de vous répondre. Ce n'est pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger sainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre chose. Vous n'êtes fait, ni pour être écouté, ni pour être cru, & vous pouvez, sans tirer à conséquence, penser aussi mal de moi, que vous pensez bien de vous-même. Ce n'est pas sur vos discours que le public me jugera : ainsi ma justification n'est pas ce qui m'intéresse, c'est le plaisir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaise foi, vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi : vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeler des faits qui m'avilissent, & vous m'avez mise dans le cas de ne pouvoir jeter les yeux sur moi-même, sans me mépriser des erreurs dans lesquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoissez depuis long-tems. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je sçusse si vous méritiez de l'être, avant que vous sçussiez vous-même ce que c'est que d'être aimé, & sans que je pusse imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'ose enfin avouer que je suis.

Eh ! quelle apparence en effet que je dûsse craindre de vous trop aimer ? Quand j'aurois pu prévoir que vous penseriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez sensible, & qu'un événement si peu vraisemblable, dût un jour être compté parmi ceux de ma vie. Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi ne vous auroit pas craint davantage, & à ne considérer que votre âge & le mien, (je laisse à part ma façon de penser) ma sécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non-seulement sans craindre pour moi-même, mais encore sans faire la moindre réflexion sur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos soins plus marqués, vos visites plus fréquentes & plus longues, & le plaisir qu'il sembloit que vous prissiez à me

voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout simple que vous me cherchassiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me disiez sur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre esprit sur d'autres matieres, ne furent à mes yeux que les suites de la curiosité d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer sur un sentiment qui commence à troubler son cœur, ou sur les idées qui occupent son imagination. Vos regards ne m'instruisirent pas mieux, & je desirois si peu de vous plaire, que je ne pus jamais penser que je vous plaisois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de sçavoir ce qui vous agitoit, & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié m'empêcherent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois

336 *Les Egaremens du Cœur*
dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuser de la façon dont un cœur qui en est à sa première passion, la sent, & la conduit. Cet amusement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vue me faisoit sentir des mouvemens, qu'avant que vous m'eussiez parlé, je ne connoissois pas. Je reconnus alors la nécessité de vous fuir, mais je ne le pouvois plus. Un je ne sçais quel charme trop foible dans sa naissance pour que je crusse avoir besoin de le combattre, m'attachoit à vos discours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaisir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord si sensiblement frappée, disparut à mes regards. Chaque jour que nous passions à nous voir, me sembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour seul pouvoit m'aveugler à ce point; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop sûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le dissimuler encore, je ne craignis

& de l'Esprit. 337
craignis pas de m'examiner, & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas sans ressource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déjà. Convaincue enfin de l'extrême tendresse que vous m'aviez inspirée, je cherchois du moins à retarder ma chute, & à m'épargner la honte & le danger de la dernière foiblesse. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet, & je jouissois du plaisir de vous voir amoureux, d'autant plus paisiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'est donc pas extraordinaire, Monsieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aie pas dit que je vous aimois, lorsque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'est point davantage, qu'après que mes sentimens pour vous m'ont été connus, j'aie fait ce que j'ai pu pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir, & si je puis vous le dire, c'est à vous, & non à moi qu'il a plu de faire une belle résistance.

Mais, Madame, répondis-je en begayant, je n'ai pas, à ce qu'il me semble, eu tort de vous le dire, vous con-